Sartre et la guerre

Laurent JENNY

Avant d'aborder le cas particulier des relations de Sartre avec la conscience historique, je voudrais vous proposer une brève réflexion sur les relations de la littérature et de l'histoire. Il me semble que la littérature est dans une situation double vis-à-vis de l'histoire. D'une part la littérature est « dans » l'histoire. Et elle est souvent appréhendée par les historiens comme un être passif, modelé par des situations historiques qui la déterminent. De ce point de vue, la littérature n'est qu'un reflet d'autre chose qu'elle-même. Et elle ne nous apporte aucun savoir spécifique. Mais d'autre part, la littérature me semble productrice de l'histoire, ou pour le dire en des termes un peu lourdement sartriens, elle est un agent de « conscientisation » (disons plus sobrement « prise de conscience ») de l'Histoire. Car l'Histoire ne se résume pas à des faits. Ces faits, pour réellement exister historiquement, doivent être identifiés, nommés, interprétés. Dans les *Carnets de la drôle de guerre*[1] (p. 152), Sartre note que lorsqu'on est plongé au cœur d'une situation historique nouvelle, on ne dispose pas pour autant des concepts qui permettent de la comprendre tout de suite. Il n'est même pas sûr qu'on trouve en soi les *sentiments* qui permettent de l'*éprouver*. A ce propos Sartre mentionne la parole d'un mobilisé de 39, parole rapportée par Jean Paulhan dans « Retour sur 1914 » : « Il me semble attendre des sentiments qui me viendront plus tard[2]. » Faisant écho au guerrier de

[1] Paris, Gallimard, 1995.

[2] *La N.R.F.*, n° 313, octobre 1939, repris in Jean Paulhan, *Œuvres* V, Tchou / Cercle du livre précieux, 1970, p. 282. Semblablement, dans *Le Guerrier appliqué* (1930), « L'imaginaire » / Gallimard, Jacques Maast dit à propos de la guerre précédente : « Ainsi nos sentiments mal préparés se trouvaient pris au dépourvu » (p. 71).

Paulhan, Sartre note lui-même en 1939 : « Une guerre fantôme. Une guerre à la Kafka. Je n'arrive pas à la *sentir*, elle me fuit » (p. 35).

Cette dissociation entre l'événement et la possibilité de le vivre est devenue très évidente durant la première guerre mondiale et il me semble qu'elle marque durablement la modernité. Les combattants de 14 sont partis au front avec des représentations totalement inadaptées à la réalité à laquelle ils étaient confrontés. Là où ils s'imaginaient devoir se conduire héroïquement dans le corps à corps d'une guerre classique, ils se sont trouvés totalement réifiés par une machine industrielle de destruction énorme et anonyme à laquelle ils étaient livrés sans défense et à distance. On sait que l'une des conséquences de cette dissociation, c'est que ces combattants de 14 se sont murés dans le silence parce qu'ils étaient incapables de saisir le sens de cette expérience et moins encore de le faire comprendre à leurs proches : c'est ce qu'on a appelé « le silence du permissionnaire », qu'ont essayé de décrire des écrivains comme Brice Parain et Jean Paulhan. Ce silence, il n'est autre que le retard de la conscience historique sur l'événement vécu. On n'a cessé de le voir réapparaître au cours du XXème siècle et désormais du XXIème : la Shoah, la guerre d'Algérie en France, le 11 septembre aux Etats-Unis en sont des exemples parmi bien d'autres. Tous ces événements qui semblent à chaque fois créer des conditions historiques nouvelles et incompréhensibles sont précédés d'un silence plus ou moins bref qui est aussi le symptôme d'un traumatisme. Cependant tous ces silences n'ont pas la même signification et Sartre s'attache à les différencier. Il voit bien que le silence du mobilisé de 1939 n'est pas celui du permissionnaire de 1916. Ce dernier se taisait, étouffé par la propagande héroïque et mensongère qui recouvrait ses souffrances. Le mobilisé de 1939 se tait parce qu'il est parti « sans haine ni enthousiasme ». Il n'a pas voulu cette guerre mais qu'il n'a pas eu non plus la force de l'empêcher. Et c'est cette contradiction intime qui le réduit au silence.

Sartre partage cette responsabilité, mais pas ce silence. En tant qu'écrivain, il tente de comprendre immédiatement le sens de ce qui s'annonce. Dans les *Carnets*, il écrit : « En tout cas, moi, présentement je suis engagé tout entier dans une époque dont le sens est qu'elle essaie lentement et péniblement de penser la guerre » (p. 137). Il l'éprouve comme d'autant plus nécessaire qu'aucune situation historique ne peut s'interpréter dans les termes d'une autre. Sans avoir vécu la première, Sartre sait que la guerre de 1939 n'est pas la répétition de celle de 1914. Elle a sa singularité tragique, comme tous les moments historiques. Sartre écrit : « Ainsi chacun a *sa* guerre comme Rilke dit que chacun a sa mort » (p. 37) et le travail de compréhension doit recommencer à tous les moments de l'Histoire.

Sartre en 1939 naît à la conscience historique, grâce à la guerre, si l'on peut dire. C'est un thème qui revient souvent dans ses écrits. « La guerre fait sentir à chacun son historicité. (...) Mais la paix reviendra, avec la permission pour chacun de se sentir « achronique » ; toutes les paix jusqu'ici ne furent que des éparpillements » (p. 380). La guerre a pour lui une fonction quasi thérapeutique, elle sonne la fin de « l'éparpillement ». La guerre est sans doute une contingence historique toujours évitable, « mais une fois cette contingence *arrivée*, elle devient un point de vue privilégié pour que l'homme réalise et comprenne son être-dans-le-monde (parce que cet être-dans-le-monde devient *en danger*) » (p. 90). Elle est donc un instrument de conscience personnelle.

Elle est aussi l'occasion d'une prodigieuse restructuration du temps. La guerre ponctue une temporalité sans bornes ni repères, elle donne forme à des périodes et elle scelle leur signification. Ce qui émerge avec la mobilisation de 1939, c'est la conscience progressive que les années 20-30 sont closes. Elles ont aussi soudain changé de signification. Alors qu'elles étaient vécues comme une sorte d'indéfinie « après-guerre de 14 », elles apparaissent soudain comme ce que Sartre est sans doute l'un des premiers à nommer « l'entre-deux-guerres », époque dont l'essence et la signification

sont désormais éclairées d'un jour entièrement nouveau. Je vais y venir. De même, ce qui advient au présent, c'est une forme de guerre inédite et peu compréhensible, une sorte de ni guerre ni paix qu'on ne tardera pas à nommer « la drôle de guerre » (la paternité de cette expression est parfois attribuée à l'écrivain Roger Dorgelès dans un article d'octobre 1939 publié dans le journal d'extrême-droite *Gringoire* – peut-être elle-même inspirée par l'expression anglaise *phoney war* dont elle serait une traduction fautive –, elle sera très vite reprise par de nombreux journalistes). Sartre lui-même la relève exactement à la même date dans une rubrique de la NRF d'octobre 1939, « L'air du mois », daté du 5 septembre sous la plume d'Henri Pourrat (p. 146). Quoi qu'il en soit, l'expression est bien dans l'air du mois d'octobre 1939. Sartre va s'efforcer d'en saisir l'essence. Et de même, plus tard, il s'efforcera de faire une phénoménologie de la France occupée, en tant que situation existentielle et tentera de la faire comprendre aux Alliés. Enfin, il se donnera aussi pour tâche de penser cette autre « après-guerre », qui s'annonce en 1945, et dont on sait déjà qu'elle ne s'ouvrira pas sur de nouvelles « années folles ». Ainsi l'engagement de Sartre aura moins consisté en des actions héroïques (ni le tempérament de Sartre ni le contexte ne s'y prêtaient) qu'en un effort acharné pour penser des notions apparemment aussi simples que « guerre », « occupation » ou « paix » et les faire pleinement advenir à la conscience.

Cependant Sartre ne l'a pas fait en historien détaché des événements mais en philosophe et en autobiographe. Penser l'historicité de son époque, c'était indémêlablement penser l'histoire de sa propre existence. Comme il l'expliquera plus tard : « C'est dire que je me réfléchissais dans cette guerre qui se réfléchissait en moi et réfléchissait son image[3] ». Entre conscience historique collective et personnelle, il existe à ses yeux de constantes interactions. Idéalement Sartre voudrait que la signification de son temps soit aussi celle de sa vie. Et, de fait, par bien des aspects, les *Carnets*,

[3] Cité dans la prière d'insérer des *Carnets* (4ème de couverture).

témoignage historique sur la drôle de guerre virent à l'autobiographie et annoncent *Les Mots*.

*

Les *Carnets* constituent donc d'abord un bilan de ce qui apparaît en 1939 à Sartre comme une entre-deux-guerres (et non plus une après-guerre de 14). Sartre cherche à en dégager la signification et il la découvre tout à la fois collective et personnelle. Les années 30 telles qu'elles sont bouclées par l'imminence de la guerre ont été des années d'individualisme et de nihilisme tout autant personnel que collectif.

Le jeune Sartre, après avoir singé le patriotisme pour faire plaisir aux adultes se découvre révolté et individualiste. En 1924, année de naissance du surréalisme, il est antimilitariste comme eux (mais c'est sous l'influence de la lecture du livre d'Alain, *Mars ou la guerre jugée*) et plutôt anarchiste ou proudhonien comme eux. Cependant Sartre est trop jeune pour avoir vécu pleinement les années folles à la façon des surréalistes. Dans l'entre-deux-guerres, il se contente de rêver de *retrouver* ce temps qu'il n'a pu vivre. Dans les *Carnets*, il écrit : « Nous entendions parler des excentricités admirables (c'est nous qui les jugions telles) de nos aînés mais nous n'avions ni l'audace ni le temps ni la grâce nécessaire pour nous les permettre. Toute cette fameuse vie d'après-guerre fut pour nous une féerie hors de portée, un rêve. Et c'est pourtant elle qui donnait son charme au moindre coin de Paris. Toute ma vie a été parfumée par une après-guerre que j'ai entrevue par le trou de la serrure. (...) Ce que j'ai passionnément aimé jusqu'en 1939 partout dans Paris, à Ménilmontant, à Montmartre, à Montparnasse, c'est une époque déjà passée. J'ai vu toute ma vie à travers elle, c'était un temps perdu, pas par moi, par les autres, que j'essayais de reconquérir. (…) J'en suis resté marqué. Toute ma vie et tous mes écrits la reflètent et tentent de la ressusciter. Ainsi ce monde où j'ai vécu vingt ans m'a paru encore plus fragile du fait que sa grâce précieuse était morte, à présent elle est morte deux fois» (p. 162).

Mais ce qui marque surtout cette époque, c'est le nihilisme. Sartre esquisse cette thèse dès les *Carnets* de 1939, mais il la reprendra sur un mode beaucoup plus accusateur dans *Qu'est-ce que la littérature* ? en 1947. Selon lui le sens caché de l'entre-deux-guerres, c'est de se penser comme destructible. Il développe cette thèse en visant plus particulièrement la génération surréaliste. Il comprend la violence des écrivains d'entre-deux-guerres à la fois comme une réaction à la guerre et un rejet œdipien de la génération de 14. Bien qu'il n'ait pas été surréaliste, cette analyse s'applique parfaitement à lui-même. La guerre de 14 lui a à la fois donné un beau-père (sa mère se remarie en 1917) et inculqué le dégoût des grands sentiments et du mythe de 14 entretenu par l'école et les adultes.

Les surréalistes lui apparaissent cependant comme les champions de la fuite et de la négativité. Et en 1947, c'est avec beaucoup de sévérité qu'il juge leur mouvement. Leur goût de la psychanalyse s'explique selon lui « parce qu'elle présente la conscience comme envahie d'excroissances parasitaires » et parce qu'ainsi elle déresponsabilise le sujet. Leur rejet du travail et leur attirance pour l'écriture automatique visent à une même finalité qui est « la destruction de la subjectivité ». Il s'agit pour eux « de montrer le sujet comme un leurre inconsistant au sein d'un univers objectif » en anéantissant les distinctions entre conscient et inconscient, rêve et réalité. Mais selon Sartre, le surréalisme ne se contente pas de détruire le sujet, il ambitionne aussi de s'attaquer au monde objectif. Comme une destruction réelle de ce monde n'est pas à sa portée, il transpose cette destruction sur un plan imaginaire : « Aussi produira-t-on des objets imaginaires et construits de telle sorte que leur objectivité se supprime elle-même[4]. » Tel est par exemple le cas des faux morceaux de sucre en marbre de Marcel Duchamp ou des

[4] *Qu'est ce que la littérature ?* (1948), Paris, Folio/Essais, Gallimard, p. 184.

montres molles de Salvador Dali. Cependant, on le voit, cette destruction porte essentiellement sur le langage et sur les représentations. Prétendant à tout détruire, elle ne détruit rien réellement. Elle ajoute plutôt de l'être à la réalité à travers des œuvres et des tableaux. Elle peuple le monde de simulacres encombrants et marqués par le néant, ou plutôt papillotant entre être et non-être.

Au total la génération surréaliste aura procédé à une triple annulation : « annulation symbolique du moi par les sommeils et l'écriture automatique » - « annulation symbolique d'objets par production d'objectivités évanescentes » - « annulation symbolique du langage par la proximité de sens aberrants[5] ». Mais le reproche constant que Sartre fait au surréalisme après-guerre, c'est que la négativité surréaliste s'annule d'elle-même et laisse le monde parfaitement intact sans le transformer. Une fois le monde détruit imaginairement, le surréalisme peut se laisser aller à son amour du monde. Le Sartre socialiste d'après-guerre dénonce là une violence éloignée de toute perspective révolutionnaire. Parce qu'elle a commencé par ruiner toutes les distinctions, elle ne peut plus agir sur le monde pour le transformer. Le surréalisme voit dans la violence (de même que dans la révolution) une fin en soi, au lieu d'en faire un moyen en vue d'une émancipation.

La signification profonde du nihilisme de l'entre-deux-guerres ne se révélera pour Sartre que pendant la drôle de guerre. Ce dont elle témoigne, c'est que la guerre n'est pas finie, c'est qu'il n'y a pas de véritable après-guerre de 14 mais seulement une anticipation symbolique de la destructivité de la suivante. L'entre-deux-guerres peut se comprendre comme une préfiguration parodique et inoffensive de la guerre à venir. Lorsque, dans les *Carnets*, Sartre s'efforce de saisir « le monde de la guerre » de l'année 1939, il décrit un monde « surréaliste » après la Lettre : « Le sens des choses est changé. Une auberge reste là, elle est toujours parée et accueillante

[5] *Ibid.*, p. 185.

mais elle accueille à vide, c'est-à-dire que cette possibilité se détruit d'elle-même et devient absurde. Elle accueille *contre de l'argent* et elle évoque une liberté bourgeoise, la liberté par l'argent. Mais le monde de la guerre est un monde sans argent et sans liberté. Cette auberge est réquisitionnée par l'intendance. Des soldats y habitent, qui ne paient pas et qui n'habitent pas librement. L'auberge, pour qui lit sur la porte le mot « Intendance » qui y est écrit, évoque un sens nouveau : celui de la contrainte gratuite. (…) Ainsi, bien avant que la bombe ne détruise l'objet fait par l'homme, le sens humain de l'objet est détruit. On se promène en guerre dans un monde-ustensile. Exactement comme à la caserne. Seulement comme les grâces coquettes des choses demeurent, il en résulte à chaque instant une sorte d'appel évanescent d'un monde disparu, une illusion permanente » (p. 22). Et de la même façon une forêt, dans le monde de la guerre, a perdu son sens du temps de paix. Elle ne s'offre à aucune possibilité du temps de la paix (s'y promener, s'y reposer, etc.). Elle n'a plus de sens que par rapport à la guerre, elle ne peut plus servir qu'à détruire ou être détruite.

Le monde de la guerre se présente donc comme une forme de surréalisme pratique. Comme le surréalisme, il commence par suspendre le sens des choses ou le rendre contradictoire avec lui-même. Une auberge n'est plus une auberge. Une forêt n'est plus une forêt et ceci, *malgré les apparences*. Il en ressort une impression assez générale de déréalisation assez semblable à l'état qu'a *recherché* le surréalisme. Mais avec le monde de la guerre on a affaire à un surréalisme réel (si l'on peut dire) et non plus symbolique. Il ne se borne pas à une destruction symbolique des choses. Son opération de sens prépare une destruction concrète du monde et il engage tous les hommes dans cette destruction : « Seulement, dans la guerre, l'homme n'est pas simplement dans un univers d'objets détruits, comme s'il se promenait dans un cimetière d'autos américaines. Il est lui-même « pour-détruire » (p. 143). Ce

sur quoi ouvre « le monde de la guerre », ce n'est pas une sur-nature mais une sous-nature, la réduction du monde à l'inutilisable qui se rapproche de la matière brute sans se confondre avec elle, car elle garde en elle les traces d'une intention de destruction.

La guerre a ainsi révélé la signification de l'entre-deux-guerres. Elle l'a profondément désenchantée aux yeux mêmes de Sartre et rétrospectivement, il peut caractériser toute cette époque comme une « fuite devant la réalité » : « Tous les moyens sont bons [alors] pour échapper à la conscience de soi et par conséquent de sa situation dans le monde[6]. » Tel sera le thème de son roman *Le Sursis* dans la trilogie des *Chemins de la liberté* : la fuite, le refus de choisir sont finalement analogues à des choix. Sartre s'inclut dans cette analyse et dans les *Carnets de la drôle de guerre* il opère un retour critique constant sur son inconscience passée et sur sa responsabilité dans le développement des événements.

*

Ce n'est pas exactement la guerre mais la perspective de la guerre, à partir de la crise de Munich en 1938, qui fait accéder Sartre à l'historicité, le tire de « l'éparpillement » et lui fait reconsidérer toutes les années 30. En 1938 Sartre vit en fait une double naissance : à l'historicité sans doute mais aussi à la notoriété. Car sur un plan personnel, c'est le moment où Sartre accède enfin à une reconnaissance publique. Jusqu'en 1938 il n'a presque rien publié et a essuyé plusieurs refus d'éditeur pour son roman. Jusque-là Sartre n'était pas loin de se vivre comme un raté en regard de brillants condisciples de l'E.N.S. comme Paul Nizan. Mais soudain, on parle de *La Nausée* pour le prix Goncourt.

---

[6] Qu'est-ce que la littérature ?, p. 183.

Paradoxalement ce roman qui commence à faire exister Sartre à travers le portrait philosophique de l'époque de la contingence et du nihilisme paraît au moment où les événements historiques imposent de tourner le dos à cette époque. Roquentin n'est certes pas aussi nihiliste que les surréalistes. Son expérience de la contingence n'est pas celle d'une déréalisation merveilleuse du monde mais plutôt d'un surcroît de réalité absolument dépourvu de signification. Mais cette lucidité existentielle ne le conduit qu'à l'angoisse et à la « nausée ». Roquentin n'a pas encore découvert la liberté et le choix. En homme de l'entre-deux-guerres, Roquentin est un héros déjà dépassé par la crise et par Hitler. Il méconnaît l'historicité qui soudain saute aux yeux de Sartre. Il participe de l'aveuglement des Français du début des années 30 que Sartre décrira en ces termes dans *Qu'est-ce que la littérature ?* : « il ne nous semblait pas que nous fussions *à la veille* de rien, nous avions au contraire le vague orgueil de nous sentir *au lendemain* du dernier bouleversement de l'histoire » (p. 212).

Cependant, en 1938 Sartre se distancie du héros qu'il vient de rendre célèbre par son roman. Si Roquentin est indifférent à sa propre historicité, Sartre commence d'y être sensible et dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, il situe même cet éveil de conscience au début des années 30 : « A partir de 1930, la crise mondiale, l'avènement du nazisme, les événements de Chine, la guerre d'Espagne nous ouvrirent les yeux (...) : ces premières années de la paix mondiale, il fallait les envisager comme les dernières de l'entre deux-guerres. (...) Du coup nous nous sentîmes brusquement situés (...). L'historicité reflua sur nous » (p. 213). Dans cette reconstruction rétrospective (*Qu'est-ce que la littérature* est publié à la fin de la guerre), on remarquera que Sartre s'inclut dans la communauté d'un *nous*. Mais cela relève d'une reconstruction légèrement anachronique, le sentiment d'appartenir à la communauté des hommes n'est justement pas un trait de l'entre-deux-guerres, il n'adviendra à Sartre qu'à partir de la mobilisation de 1939.

Rappelons ici quelques faits : Sartre est mobilisé le 2 septembre 1939. Il est affecté au service météo de l'armée. Il arrive à Marmoutier dans le Bas-Rhin le 11. Son premier Carnet commence à être rédigé le 12. Sartre y mêle réflexions sur le monde de la guerre, observations sur la vie collective forcée qui est celle des mobilisés de sa compagnie et plus tard brouillons philosophiques de *L'Etre et le néant.* Il travaille simultanément à son roman *Les Chemins de la liberté*. La drôle de guerre, se prolonge. Stratégiquement Hitler ne cesse de proclamer qu'il n'attaquera pas la France. Cet état d'attente et de non combat dure de septembre 1939 jusqu'à juin 1940. Il laisse de nombreux loisirs à Sartre qui écrit parfois jusqu'à douze heures par jours. Cependant dès l'offensive d'Hitler, le 21 juin 1940, Sartre est fait prisonnier avec sa compagnie. D'abord enfermés dans une caserne à Bacarrat, ils sont ensuite transférés à Trêves, en Allemagne. Sartre y redécouvre une forme de vie collective différente de la seule qu'il ait connue auparavant : l'internat de l'Ecole Normale Supérieure. Il n'est plus l'individualiste des années 30. En mars 1941, il est libéré grâce à un faux certificat médical et il retrouve Paris occupé.

L'expérience de la guerre, c'est donc d'abord pour Sartre celle du collectif. Elle s'oppose doublement à l'entre-deux-guerres où il a vécu en individualiste et dans un monde de femmes. « …Je suis parti pour la guerre avec l'idée d'être un homme parmi les hommes, alors que je viens de vivre dix ans de ma vie parmi les femmes », écrit-il (p. 177) le 24 octobre 1940. La vie « parmi les hommes » que découvre Sartre ne ressemble cependant pas aux affinités électives de l'entre-deux-guerres qui l'avaient lié par exemple à Paul Nizan dès le lycée. Il s'agit d'une « camaraderie très particulière », selon sa propre expression : « Pas d'amitié individualisée. Pas de choix. Lors des rencontres dans les cafés, dans la rue, la curiosité, la sympathie s'adressent à *l'homme*, l'homme enrégimenté : « D'où es-tu, quel est ton régiment, où est-il ? etc. » Et l'on s'indigne et s'apitoie des aventures arrivées à *l'homme*. On reconnaît à peine son visage, on ne s'en soucie pas » (p. 32). Ainsi la guerre contraint Sartre à un

humanisme qu'il ne soupçonnait pas. C'est, si l'on peut dire, un humanisme nu et qui part de l'élémentaire : « On communique par la nudité et les faiblesses humaines (…). On est immédiatement lié par les besoins naturels, la ceinture de hernie, l'odeur, les ronflements, etc. Et puis le lien de complicité et de solidarité de situation. Et puis les éclats de joie insouciants en commun. Camaraderie silencieuse et sans politesse. On ne se croit pas obligés de parler, parce qu'on ne s'est pas choisis. » (*ibid.*) Il y a là le modèle de relation qui sous-tendra la camaraderie politique après-guerre. Car si la guerre est un humanisme, c'est aussi « un socialisme » : « Elle réduit la propriété individuelle de l'homme à rien et elle la remplace par la propriété collective. (…) Tout ce dont j'use appartient à la collectivité. Et je ne puis m'y attacher car ce collectif est, précisément parce qu'il est collectif, impersonnel » (p. 22). Ainsi c'est la guerre qui dessine les contours de la future vie politique de Sartre, lui qui, jusqu'en 1938, dit n'avoir jamais voté ni fait de politique, trop occupé de questions personnelles.

A l'époque de la crise de Munich, il est encore plus occupé de dilemmes sentimentaux que de choix politiques. Sartre a promis à Wanda, la sœur d'Olga, de la faire venir à Paris mais il « trembl[e] de ne pouvoir tenir sa promesse » (p. 88). Son incapacité à décider fait écho à la demi-mesure que constituent les accords de Munich qui « pour sauver la paix » concèdent à l'Allemagne nazie l'annexion des Sudètes mais n'auront pour effet que de précipiter la guerre. Rétrospectivement, Sartre avoue dans ses *Carnets* être lui-même resté paralysé devant la difficulté de prendre parti : « De retour à Paris, j'ai été pris entre munichois et anti-munichois et je dois avouer que je n'ai jamais eu le courage intellectuel d'être ni l'un ni l'autre. Les munichois me dégoûtaient parce qu'ils étaient tous bourgeois et lâches, craignant pour leurs peaux, leurs capitaux ou leur capitalisme. Mais les anti-munichois me paraissaient effrayants parce qu'ils voulaient la guerre. Je n'étais pas encore assez habitué à cette idée de guerre pour comprendre qu'on peut la vouloir » (p. 88). A vrai dire l'incertitude sentimentale lui masque la réalité de l'imminence de la

guerre. Il y en aura des échos dilatés aux dimensions d'un roman dans *Les Chemins de la liberté.* Dans le premier volume, *L'Age de raison,* Mathieu s'avère incapable de choisir entre la vie de famille que lui propose sa maîtresse enceinte et son abandon pour sauver sa liberté. Mais dans *Le Sursis,* ce n'est plus un individu, c'est tout un pays qui en 1938 hésite et se refuse finalement à prendre une décision historique pour la paix ou pour la guerre.

La guerre va être l'occasion d'un examen de conscience et d'une réflexion personnelle et collective sur la responsabilité et sur la liberté. Les longues heures d'inaction de la « drôle de guerre » font mesurer à Sartre son évolution depuis la mobilisation. Il a commencé par éprouver la guerre comme une fatalité extérieure ou encore « une maladie qu'il faut endurer » (p. 101). Mais la réalité du « monde de la guerre » le conduit à intérioriser l'état de guerre : « Cela n'est rien qui s'abatte du dehors, comme un orage imbécile, sur les hommes, mais c'est une modification organisée et intime de leur être, c'est un des êtres possibles de la réalité-humaine. (...) Il faut y voir non un mal qu'on me fait mais un mal *que je suis.* La guerre c'est moi » (*ibid.*). Rétrospectivement Sartre en vient à considérer que tous ses non-choix politiques de l'entre-deux-guerres étaient en fait des choix. Les hommes *méritent* la guerre qu'ils n'ont rien fait pour empêcher : « La déclaration de guerre qui fut la faute de certains hommes, nous la reprenons tous à notre compte, avec notre liberté. Cette guerre, nous l'avons tous déclarée, à un moment ou à un autre » (p. 382). Cette intuition, il semble que Sartre l'ait eu très tôt, dès les premières heures de la mobilisation. A la première page des *Carnets* (jeudi 14 septembre 1939), Sartre réfléchit sur sa docilité vis-à-vis de l'institution militaire. Il en analyse les causes en ces termes : « Cela provenait évidemment de ce que je réalisais une démission libre de moi-même » (p. 19). Cette attitude n'est pas sans rappeler celle de Jean Paulhan, une guerre plus tôt, qui dans un récit semi-fictionnel se définissait comme « guerrier appliqué ». Mais là où Paulhan trouvait une liberté intérieure dans la soumission à une règle, Sartre constate plutôt que la démission en lui de toute attitude critique vis-à-vis de

l'autorité militaire relève là encore d'un choix du non choix, et, en tant que telle, manifeste encore sa liberté. Le Roquentin de l'entre-deux-guerres était obsédé par la contingence : le caractère injustifié de l'existence humaine ne le conduisait qu'à l'inaction et à l'angoisse. Le Sartre qui naît avec la guerre est obsédé de liberté. Il la voit partout, même, et presque surtout, dans l'abstention de toute décision positive. Telle est la leçon de Munich. Tout est choix, tout est liberté, tout est mérité. Et l'occupation va en être pour Sartre une confirmation éclatante.

*

Rappelons brièvement la situation exacte de Sartre dans ces années-là. Libéré du Stalag en mars 1941. De retour à Paris l'individualiste de l'entre-deux-guerres est devenu prêt à se battre. Cette métamorphose trouble ses proches. Sartre fonde un groupe intitulé « Socialisme et liberté » autour de Maurice Merleau-Ponty et Dominique Desanti. Merleau-Ponty est marxiste, Sartre proudhonien et anticommuniste. Leur véritable but est de préparer une constitution pour la France d'après-guerre. En juin 1941, ils sont une cinquantaine mais c'est plutôt un groupe de discussion que d'action et tous sont marqués par un certain amateurisme. En août 1941 Sartre passe dans la zone Sud et au cours d'une équipée à vélo, tente de rallier des intellectuels à « Socialisme et liberté ». Il rencontre en vain Gide et Malraux. Sartre peine à maintenir une troisième voie entre Gaullistes et Communistes et le groupe ne parvient à envisager des actions concrètes. La plupart des membres de « Socialisme et liberté » poursuivront leur engagement dans la Résistance communiste. Sartre rejoint le Comité national des Ecrivains en 1943. C'est un regroupement hétérogène d'écrivains résistants, communistes, catholiques et anciens surréalistes. Sartre publie occasionnellement dans son journal clandestin *Les Lettres Françaises* qui, jusqu'en octobre 1943, n'est encore qu'un tract. En hiver 1943, il prend contact avec le réseau de résistance de Pierre Kahn mais ce dernier est arrêté en décembre et exécuté. Sartre dès

lors renonce à l'action résistante et se donne explicitement pour projet de fournir une idéologie à l'après-guerre.

Le premier article publié par Sartre sous l'Occupation, dans le n° du 9 septembre 1944 des *Lettres françaises* s'intitule « La république du silence ». La première phrase, restée célèbre, exacerbe, sur un mode presque provocateur, le paradoxe de la liberté mis à jour durant la drôle de guerre : « Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande [7] ». C'est précisément l'oppression et l'interdiction de parler qui dialectiquement assurent les conditions de la liberté « puisqu'une police toute-puissante cherchait à nous contraindre au silence, chaque parole devenait précieuse comme une déclaration de principe ; puisque nous étions traqués, chacun de nos gestes avait le poids d'un engagement » (*ibid.*). C'est donc constamment que chacun est amené à se déterminer de la façon la plus grave : « Et le choix que chacun faisait de lui-même était authentique puisqu'il se faisait en présence de la mort, puisqu'il aurait toujours pu s'exprimer sous la forme « Plutôt la mort que.. » Et je ne parle pas de cette élite que furent les vrais Résistants mais de tous les Français qui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant autre ans, ont dit *non* » (*ibid.*). L'Occupation a ainsi forgé une sorte de république idéale. Non seulement elle a mis chacun devant ses responsabilités, mais elle a fait comprendre à chacun que ses choix engageaient la liberté de tous. La démobilisation de l'armée française a cédé la place à une armée du silence et de la nuit autrement juste et démocratique : « Il n'est pas d'armée au monde où l'on trouve pareille égalité de risques pour le soldat et le généralissime. Et c'est pourquoi la Résistance fut une démocratie véritable pour le soldat, comme pour le chef, même danger, même responsabilité, même absolue liberté dans la discipline[8] ». Mais cette république, il fallait qu'elle soit voulue et conquise à chaque instant contre le nazisme.

---

[7] *Situations* III, *lendemains de guerre*, Paris, Gallimard, 1949.

[8] *Ibid.*, p. 14.

Ainsi l'Occupation aurait offert à la France la double chance de la liberté et de la démocratie.

Il faut toutefois relativiser l'optimisme face au pire qu'exprime cet article des *Lettres françaises* en le rapportant aux destinataires qu'il vise : les résistants d'abord mais aussi tous les Français qui sans être des « héros » ni peut-être rien faire pour résister opposaient à l'oppression un « Non » intérieur. Pour Sartre, qui n'est pas loin de se compter parmi eux, il s'agit de réconcilier les uns et les autres dans la perspective de l'après-guerre et de leur garantir une dignité égale dans une reconstruction de la France. Le texte qu'il écrit quelques mois plus tard, « Paris sous l'occupation » publié à Londres dans *France libre* en novembre 1945 s'adresse à un tout autre public, celui des libérateurs anglo-américains. Cette fois, il s'agit, sinon de justifier, au moins de tenter d'expliquer aux alliés la passivité des Parisiens durant l'occupation, d'exposer des souffrances qui n'étaient pas celles du combat mais celles de la division et de la mauvaise conscience. Il s'agit même d'arguer que l'occupation fut « souvent plus terrible que la guerre ». D'un texte à l'autre l'argument se renverse radicalement. « La république du silence » évoquait une liberté absolue née d'une oppression absolue. « Paris sous l'occupation » au contraire une impuissance totale résultant d'une radicale impossibilité de choisir dans une situation de complète ambiguïté. Les ennemis présents à Paris étaient trop familiers pour qu'on parvienne à les haïr. Les Alliés qu'on devait aimer en libérateurs bombardaient les villes françaises. Produire pour nourrir la nation, c'était servir l'ennemi et travailler pour lui ; mais lui résister passivement c'était affamer le pays et le mettre en danger. Ainsi conclut Sartre « chacun de nos actes était ambigu[9] ». Du coup, l'inaction se trouve justifiée par la complexité et l'ambivalence. Pour lui, si on ne pouvait « vraiment *agir* ni même *penser* », c'est que l'occupation avait dépouillé les hommes de leur avenir, ou encore « détruit leurs possibles » comme le disent les *Carnets de la drôle de*

[9] « Paris sous l'occupation », *ibid.*, p. 37.

guerre. Mais, avancer cette excuse, c'est aussi abdiquer complètement les thèses optimistes sur la liberté que développait quelques mois auparavant « La république du silence ». « Jamais nous n'avons été *aussi peu* libres que sous l'occupation », semble soudain plaider Sartre. Et il ne compte plus alors pour racheter le manque de grandeur de la France que sur la minorité résistante qui s'est offerte au martyre. C'est en son nom qu'il se sent habilité à demander aux alliés un droit au respect de la France « jusque dans ses erreurs ».

La détermination du sens des situations historiques n'est donc pas seulement en résonance avec le destin personnel de Sartre, elle est aussi variable selon les interlocuteurs et susceptible d'inflexions presque contradictoires. Mais la finalité commune de ces interprétations, c'est de construire une après-guerre où chacun puisse se retrouver.

*

Un dernier texte de Sartre nous retiendra, publié en octobre 1945 dans *Les Temps modernes*[10], car il tempère lui aussi l'optimisme de la fin de l'occupation en esquissant une phénoménologie de la « drôle de paix » qu'ont inaugurée les accords de Yalta (en février) et les bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki (en août). Tout comme il y a *des* mondes de la guerre irréductibles les uns aux autres, il y a des formes de paix et toute une gamme d'états intermédiaires entre guerre et paix. La paix qui s'ouvre en 1945 est marquée par une historicité particulière qui sonne comme une vérification des thèses heideggeriennes (que Sartre a vraiment lues en 1938). Avec la bombe atomique s'ouvre une ère nouvelle : l'historicité qu'elle définit n'est plus celle d'un individu, ni même d'un peuple, c'est celle de l'humanité tout entière : « il fallait bien qu'un jour l'humanité fût mise en possession de sa mort[11] ». C'est au niveau de

[10] « La fin de la guerre », repris in *Situations* III.

[11] *Op.cit.*, p. 68.

l'espèce humaine tout entière que se joue désormais la liberté et le choix : « Et l'humanité tout entière, si elle continue de vivre, ce ne sera pas simplement parce qu'elle est née, mais parce qu'elle aura décidé de prolonger sa vie. (...) La communauté qui s'est faite gardienne de la bombe atomique est au-dessus du règne naturel car elle est responsable de sa vie et de sa mort : il faudra qu'à chaque jour, à chaque minute elle consente à vivre. Voilà ce que nous éprouvons aujourd'hui dans l'angoisse » (p. 69). Ainsi la paix de cette après-guerre est-elle en rupture avec les illusions de la précédente. Elle ne signifie pas la fin des guerres mais un état d'équilibre précaire. « La guerre, en mourant, laisse l'homme nu, sans illusion, abandonné à ses propres forces, ayant enfin compris qu'il n'avait plus à compter que sur lui » (p. 71).

*

La guerre a donc entièrement forgé la personnalité intellectuelle et littéraire de Sartre. Elle l'a arraché à son individualisme nihiliste des années 30 pour le plonger de force dans la forme la plus radicale de la vie collective. Elle lui a soufflé, par l'oppression même, ses thèses sur la liberté. C'est parce que Sartre a entièrement élucidé pour lui-même l'historicité de l'avant-guerre, de la drôle de guerre, de l'occupation et de la paix qu'il peut se poser en 1947 comme le véritable écrivain (et le plus lucide) de l'après-guerre. Avec les errements de sa propre jeunesse, il rejette dans un passé révolu la littérature bourgeoise et toute la génération surréaliste. Selon son expression, « les vacances [sont] finies [12] ». La littérature des « situations moyennes » propre à la bourgeoisie doit céder la place à « une littérature des situations extrêmes » en relation avec le « monde en fusion » dans lequel la guerre et l'occupation ont

[12] Qu'est-ce que la littérature ?, p. 215.

précipité les hommes. Ce qui doit l'occuper, ce sont les conflits entre morale et politique, entre intentions et conséquences de nos actes. Il s'y attellera, notamment dans son théâtre. Cette guerre, qui a tant détruit, a cependant construit Sartre. Elle l'a comme confirmé dans le destin historique qu'il s'attribuait depuis l'enfance. Peut-être faut-il y voir l'une des sources de son increvable optimisme…